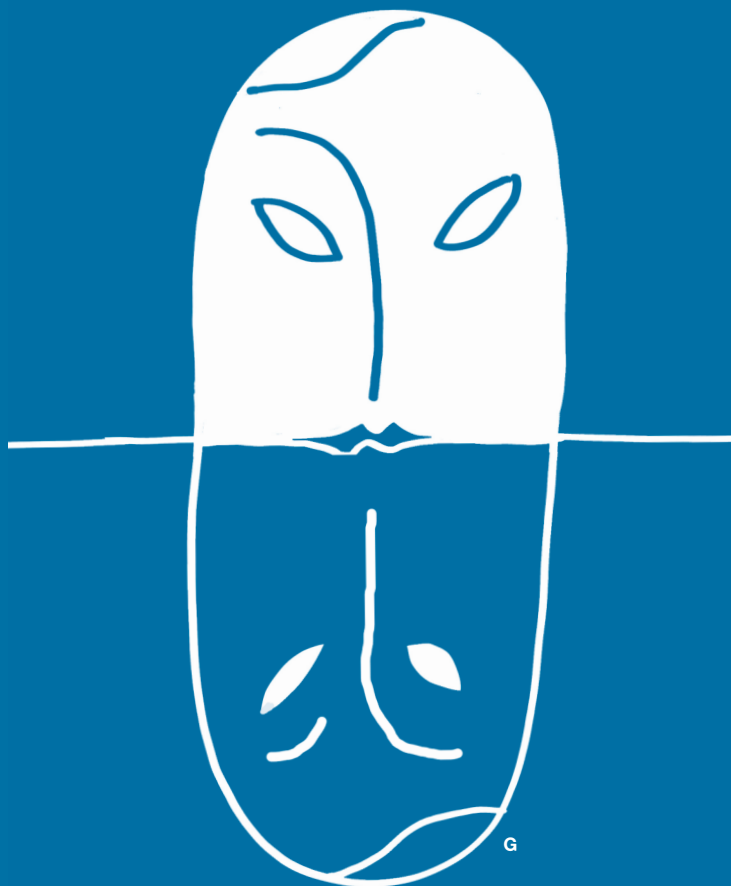


# Narcisse

par le **Collectif 17**

texte et mise en scène **Ferdinand Barbet**



COMÉDIE



REIMS



**JE L'AIMAIS OUI,  
CE PAUVRE  
NARCISSE, MAIS  
SEULEMENT  
PARCE QUE  
LORSQU'IL SE  
PENCHAIT SUR  
MOI ET ME  
REGARDAIT, JE  
POUVAIS VOIR  
DANS LE MIROIR  
DE SES YEUX  
MA PROPRE  
BEAUTÉ.**

Oscar Wilde

QUELQU'UN ARRIVE ET JE NE ME CONNAIS PLUS

## **NARCISSE**

**création Comédie**

Par le **Collectif 17**

Texte et mise en scène **Ferdinand Barbet**

Avec

**Salim-Éric Abdeljalil** Amine

**Louise Dupuis** Cléo

**Benjamin Dussud** Tirésias

**Lucas Gentil** Jean-Pierre

**Éloïse Hallauer** Narcisse

**Lucile Oza** Lili

**Camille Soulerin** Helena

**Potochkine (Pauline Alcaïdé, Hugo Sempé)** Némésis

Musique **Potochkine**

Scénographie **Cassandra Boy**

Lumières **Gautier Devoucoux**

Costumes **Augustin Rolland**

Son **Adrien Kanter**

Régie générale **Emma Query**

Assistanat à la mise en scène **Naïma Perlot--Lhuillier**

Régie plateau **Benoît Muzard, Mohamed Rezki**

Habillage **Élise Beaufort**

Construction **Jean-Luc Toussaint**

Production **la Comédie de Reims–CDN**

Avec le soutien du Fonds d'Insertion pour Jeunes Artistes Dramatiques

DRAC et Région PACA, de l'ENSAD Montpellier et du Fonpeps

Projet bénéficiant du Fonds d'Insertion pour Jeunes Comédiens de

l'ESAD – PSPBB

Durée estimée 1h45

Diptyque *Quelqu'un arrive et je ne me connais plus*

Création *Les Bacchantes* le 11 janvier 2018 à la Comédie de Reims

Création *Narcisse* le 13 avril 2018 à la Comédie de Reims

**Le texte édité par la Comédie de Reims est en vente à la librairie du théâtre.**

Ferdinand Barbet réécrit le mythe d'Ovide et lui offre un miroir contemporain : Narcisse n'est plus ce jeune homme tombant amoureux de son propre reflet dans l'eau, mais une jeune lycéenne modèle, courtisée par ses camarades de classe. Elle fait la connaissance de Cléo. Entre les deux jeunes femmes va naître une passion inattendue. La jeune Narcisse pourra-t-elle se laisser aller à cet amour, au risque de détruire l'image conventionnelle qu'elle s'est construite ?

Cette pièce constitue le deuxième volet du diptyque *Quelqu'un arrive et je ne me connais plus* que Ferdinand Barbet consacre cette année à la question de l'intrus. Après l'avoir abordée de manière sociale et politique dans *Les Bacchantes*, il questionne ici son versant intime. Qui aime-t-on quand on aime soi ? Peut-on prendre le risque de se connaître ? Après avoir emprunté les mots du poète antique Euripide, Ferdinand Barbet choisit de nous faire découvrir sa propre langue. Celle-ci est en prise directe avec les enjeux de notre société ultra-connectée, saturée d'images, mais dans laquelle se fait entendre de manière bouleversante le cri d'une jeunesse qui veut continuer à aimer, rêver et s'affirmer.

## **Entretien avec Ferdinand Barbet**

*Propos recueillis par Naïma Perlot--Lhuillier en mars 2018*

**Vous créez aujourd’hui *Narcisse*, transposition libre et contemporaine du célèbre mythe, après avoir mis en scène *Les Bacchantes* en janvier dernier, dans le cadre du diptyque *Quelqu’un arrive et je ne me connais plus*. Quel est le lien entre ces deux histoires ? Pourquoi vouloir les présenter ensemble ?**

À l’origine, dans le texte des *Métamorphoses* d’Ovide, Tirésias – le prophète qui annonce une vérité à venir mais que personne ne veut ou n’ose voir – se rend à Thèbes, la ville du roi Penthée. Il vient l’avertir du danger et du destin tragique qui s’accomplira si Penthée refuse d’accueillir le peuple des Bacchantes – mené par Dionysos à ses portes – et qu’il décide de déclarer la guerre à cette puissance. Pour appuyer sa mise en garde, il choisit de raconter l’histoire de Narcisse, ce jeune homme que tout le monde convoitait, aimait, désirait rencontrer.

Et lui dit « Narcisse a tellement refusé d’être aimé, il a tellement refusé ce contact avec l’autre, qu’il s’est enfermé dans un bosquet : il s’est isolé avec lui-même, figé dans la représentation qu’il avait de lui-même. Il en a oublié de manger, oublié de boire et il a fini par se noyer dans une flaque où il admirait son propre reflet ».

En lui racontant cette histoire, Tirésias espère que Penthée acceptera de laisser naître le dialogue entre le peuple de Thèbes et le peuple étranger qui arrive aux portes de sa cité.

Pour moi, ce sont surtout deux motifs mythologiques qui me permettaient d’aborder la question du repli sur soi, avec des prismes différents. Dans *Les Bacchantes*, c’est une cité face aux fidèles de Dionysos ; et dans *Narcisse*, le prisme se resserre comme sous l’effet d’une loupe, avec ce personnage confronté intimement à la rencontre avec l’autre.

## **Pourquoi avoir écrit une version contemporaine de *Narcisse* et avoir gardé le texte originel des *Bacchantes* ?**

J'ai eu un coup de foudre pour *Les Bacchantes* ! En le découvrant, j'ai tout de suite voulu l'emmenner vers quelque chose de contemporain, pour raconter le monde d'aujourd'hui. Le projet parle de ça, de la crise que l'on vit, la crise dite « des migrants » que l'on devrait plutôt qualifier de « réfugiés ». J'ai alors choisi de garder *Les Bacchantes* dans sa version antique, car c'est comme une leçon pour nous. Cette expérience qu'on est en train de vivre nous Français, Européens, avec l'arrivée d'« intrus » à nos frontières, on l'a déjà vécue une première fois il y a 2500 ans. Et quand la démocratie naît en Grèce, on sait qu'elle est étroitement liée au théâtre, qui vient répondre et poser les problèmes du politique. Le théâtre répond aux questions de la cité. C'est important de se rappeler de ça, car aujourd'hui ces questions de frontières, de réfugiés, c'est comme un feu qui monte un peu partout. La violence gronde, notamment chez les extrêmes.

Je pense que l'ensemble du diptyque est là – le fond se mêle à la forme, il s'agit de se rappeler que l'on fait du théâtre aujourd'hui en se fondant sur ce qui a été fait depuis toujours. Nos premiers professeurs sont les tragédiens antiques. C'est comme si on imaginait que pour parler de notre monde aujourd'hui, il fallait revenir au fondement des bouleversements et à la question posée à sa racine. Avec *Les Bacchantes* et *Narcisse*, on a une trajectoire de 2500 ans, et la question que ce projet pose existe depuis la naissance de la démocratie.

## **Pourquoi avoir fait de Narcisse un personnage féminin ?**

Avec Narcisse, personnage qui se perd dans son propre reflet, figé dans la représentation qu'il a de lui-même, on parle de la culture de l'image. Lorsqu'Ovide écrit *Les Métamorphoses* au tout début du premier siècle, l'image de l'homme, de la virilité, – *l'andreaia*, image sublime de corps forts, musclés, grands, jeunes – est l'image qui correspond à cette culture. Mais aujourd'hui, il me semble qu'il y a un renversement : c'est le corps de la femme qui est beaucoup plus exploité, pour l'érotisme qu'il dégage.

J'ai voulu adapter Narcisse en femme, justement pour parler de ce culte de l'image, de cette religion de l'image dont la femme est au cœur. Dans la publicité par exemple, les corps de femmes

nues s'affichent partout. Car aujourd'hui, l'image est un moyen pour vendre, mais aussi pour maintenir des codes et conforter des comportements. L'image est omniprésente, la politique n'y échappe pas.

**Dans quelles dispositions vous êtes-vous mis pour écrire *Narcisse* ? Et quelles sensations ont surgi pendant ce travail ?**

Quand je me suis lancé dans l'écriture de ce texte, je me suis vraiment invité à partir loin de moi. Et c'est ça aussi que ce texte raconte : comment faire pour partir loin de soi ? Comment faire pour se rencontrer autrement ? Comment laisser entrer quelque chose de neuf en soi ?

Cette question de l'altérité se pose à l'échelle d'un pays mais aussi pour soi, intimement. Dans *Narcisse*, je raconte une histoire d'amour entre deux êtres du même sexe – même si l'homosexualité n'est pas le thème principal. C'est quelque chose qui est assez loin de moi, cette expérience je ne l'ai jamais connue. Mais j'avais quand même envie de l'expérimenter d'une certaine façon, de la vivre, de faire ce pas vers quelque chose qui m'est étranger. J'avais envie de pouvoir m'ouvrir à de nouvelles sensations. Et c'est ça avant tout que propose l'écriture : des sensations que l'on n'est pas amené à vivre ou à ressentir dans la vie telle qu'on la traverse quotidiennement.

L'écriture, c'est le début de l'inconfort, c'est pour ça que beaucoup d'auteurs disent : *je vous conseille de ne jamais commencer à écrire*. C'est quelque chose que je comprends de mieux en mieux en écrivant, parce qu'on est amené à faire preuve de violence contre soi-même. Je suis obligé de me déranger pour pouvoir écrire certaines répliques, coller le plus possible à certains personnages qui sont loin de moi ; je suis obligé de leur laisser une place pour pouvoir parler en leur nom. On dit souvent que l'auteur parle à travers tous les personnages et qu'ils sont par conséquent toujours traversés d'un même flux. En réalité ce flux traverse l'auteur. Donc c'est une violence. Une violence que j'ai souhaitée pour moi parce que je pense qu'on a besoin de se laisser déstabiliser avant de chercher à déstabiliser les autres. Écrire *Narcisse*, c'était avant tout me proposer l'expérience d'un voyage hors de moi.



## À PROPOS DE NÉMÉSIS

Voici une note de Ferdinand Barbet sur Némésis, joué ici par le groupe Potochkine.

« J'appelle “Némésis” tous les personnages qui forment une multitude. Ce sont les différents Némésis qui, ensemble, constituent la force la plus destructrice de la pièce. Ils sont le jugement le plus irrévocable contre lequel nul ne peut rien.

Dans la mythologie, Némésis est la déesse de la vengeance, invoquée par une nymphe afin de punir Narcisse de l'avoir dénigrée.

Elle prendra, ici, les traits de la “masse”, qu'on pourrait toutefois désigner par le terme de marée (le motif aqueux étant un des thèmes esthétiques principaux dans le mythe originel), dont le regard posé détermine si, oui ou non, toute chose peut exister en paix.

Némésis est d'une part ce qui labellise une image, en la copiant ou en la reflétant comme un miroir.

Et d'autre part ce qui sanctionne la figure subversive, qui met en danger les conventions rassurantes, bien que souvent très équivoques, dont Narcisse est l'ambassadrice.

Je la perçois comme l'allégorie de l'identité, à la fois servile, violente et doctrinaire. »





**DEVIENS  
CE  
QUE  
TU ES.**

Friedrich Nietzsche

## **CELLE DONT LE PÈRE ÉTAIT FLEUVE.**

Que cherches-tu dans le reflet de l'onde ?  
L'image est transparente pourtant  
Aussi creuse qu'un simulacre.

Non pas qui, mais quoi es-tu ? Questionne le prophète.  
Si tu l'ignores nous allons t'éclaircir :  
Celle dont le père était fleuve.

J'aimerais te voir devenir, en devenir, en devenir.  
Couler hors de ton lit,  
inonder le bosquet lorsqu'il finit.

Hélas ! Que ne suis-je toute entière une voix !  
Pour dire tes louanges ô mon beau souci !  
Mais voici venue l'époque du visible.

Le mystérieux s'est fait rare, même la nuit éblouit.  
Regarder et être regardé provoquent des blessures  
Je me vois et me sais, ils me voient et me savent.

Ce que chacun croit, chacun l'a vu  
Ainsi va du vrai et du faux, ainsi meurent les idées profondes.  
Voici venue l'époque du visible.

Chanson de Ferdinand Barbet

**Narcisse** (*parenthèse narcissique*) :

Je suis appelée par le lointain.

Pourtant, ici je demeure, immobile.

Je ne suis que Narcisse, et cela me suffirait, s'il n'y avait ce mystérieux appel.

Le chant d'une sirène éveille en moi le désir, désir qui me submerge et me domine.

Mais que je domine à mon tour.

Car je ne me foutrai pas en l'air.

Je sais qui je suis.

Je n'ai pas besoin de me connaître autrement.

Je ne veux pas me décevoir.

Je ne suis pas quelqu'un d'autre.

Je vaud mieux que ça.

Je m'aime.

Je vous emmerde.

**Ferdinand Barbet**, *Narcisse*, scène 9

ité de tout le monde - Lac ou rivière  
 de la mort pour celui qui vit :  
 fine infatigable,  
 et blanche, et al P-Romane  
 fleurs mais, fleur dans moult  
 ise et ames et autres  
 lances plus aérées se font  
 et triste, ce pas de plaisir  
 me n'est rien pas l'homme, mais l'at  
 leur sacrifice des fleurs  
 et, vêtues sur les rives de ce lac,  
 blanche, mais, tristesse  
 aimez non, fots élanées  
 aérées m'ont pas besoin de bois ;  
 un virre ma mort, j'imite votre vie,  
 nre volée pour et l'vaine liberté  
 être esclave - mais obsédée, pour  
 me.

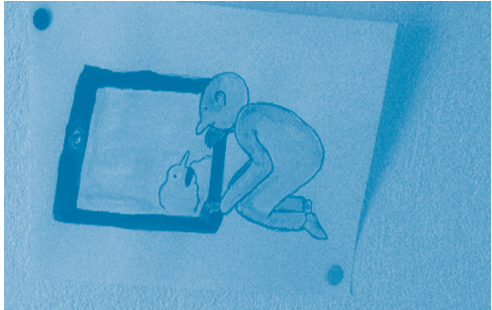
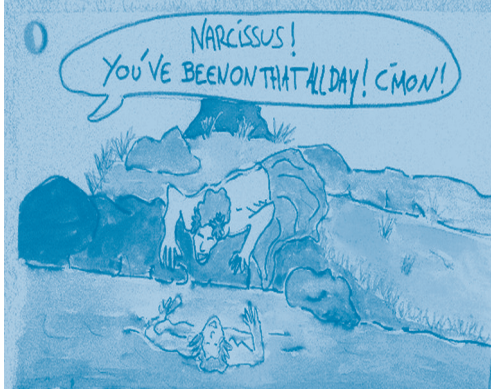
*Janet Atlaguine*



Ce qui est nébuleux  
 c'est l'extremite de  
 la sensation, la  
 perte de soi jusqu'  
 au suicide  
 involontaire.

On espère q  
 ne sera pas  
 et, après tou  
 se sera fait.

la si l'homme perdait  
 tout avec son le stabus  
 pour mieux être, on dirait  
 à un homme. L'homme est  
 d'abord le statu quo au nom  
 de "à me sans pitié" et qui  
 a la bonté et la responsabilité.  
 (...)  
 vigilance préventive excessive  
 et d'attente de malheur.



Carnets de création de Ferdinand Barbet

« Être stoïque,  
c'est se figer, avec  
les beaux yeux de  
Narcisse. Nous  
avons recensé toute  
la douleur  
qu'éventuellement  
le bourreau pouvait  
prélever sur chaque  
pouce de notre  
corps ; puis le cœur  
serré, nous sommes  
allés et avons fait  
face. »

René Char, *Feuillets d'Hypnos*, 1943-1944



Que Je ne sois pas un autre. Que jamais il ne le devienne. Voilà la stratégie de fond d'un gouvernement moderne.

L'assignation à personnalité. chacun sait qu'elle commence au sortir du ventre de notre mère. avec l'acte de naissance. qu'elle découle du prénom et du nom. s'inscrit dans le dossier psychologique. signe le livret scolaire. s'étire sur le parcours professionnel répertorié par ce Clastre qui nous hiérarchise tous et qui nous attribue place. case. et rang. et s'exhibe au bout sur la Carte. qui a fini par ramasser sur une simple puce l'ancienne et presque rassurante dispersion des pièces d'identité. du permis de conduire. du carnet de santé. des cartes de séjour. de travail. d'allocation. de crédit. et jusqu'au dossier professionnel. jusqu'au casier judiciaire. Épingler chacun à sa personnalité. À sa biographie archivée. À son identité claire et classée. Que l'on prend soin de prélever tout au long de notre vie. Sans violence mais sans fléchir. Voilà qui permet de fixer les têtes. n'est-ce pas. de les arrimer à elles-mêmes comme on visse le fou à sa folie – une folie savante de bulletin psychiatrique avec ses notes et ses normes. ses seuils *minima* et *maxima*. ses moyennes et ses écarts à la moyenne... tout ce qu'un appareil rodé de savoir peut produire pour ordonner le désordre. Confisquer le rapport à soi dans l'épaisseur d'un dossier jamais clos. Vous dire qui vous avez été. comment vous êtes. et qui vous devrez être. Non pas mutiler. non pas opprimer ou réprimer l'individu comme on le crie si naïvement : le fabriquer. Le produire de toutes pièces. et pièce à pièce. Même pas *ex nihilo* : à partir de vous-mêmes. de vos goûts. désirs et plaisirs ! Copie qu'on forme. tout simplement.

Se libérer, ne croyez surtout pas que c'est être soi-même. C'est s'inventer comme autre que soi. Autres matières : flux, fluides, flammes... Autres formes : métamorphoses. Déchirez la gangue qui scande : « vous êtes ceci », « vous êtes cela », « vous êtes... ». Ne soyez rien : devenez sans cesse. L'intériorité est un piège. L'individu ? Une camisole. Soyez toujours pour vous-mêmes votre dehors, le dehors de toute chose.

Alain Damasio, *La Zone du dehors*, roman de science-fiction, 1999 (extrait)

## Ferdinand Barbet

Ferdinand Barbet s'est formé comme acteur au conservatoire de Lyon sous la direction de Philippe Sire, puis à l'ÉRAC (École Régionale d'Acteurs de Cannes), dirigée par Didier Abadi. À l'ÉRAC il fait la rencontre de Ludovic Lagarde qui lui propose de devenir artiste associé à la Comédie de Reims.

En parallèle à son parcours de comédien, il écrit et met en scène son premier spectacle en 2010, *Poïsia*. Suivront différents travaux d'écriture, qui aboutiront tous sous forme de spectacle : *À des temps meilleurs* (2011), *Bernard* (2013), *ZOMBIES, poèmes d'amour* (2015) et *C'était caché* (2017). Son intérêt se porte également sur les écrivains des répertoires classique et contemporain, il réalise une série de projets dont il n'est pas l'auteur : *Bruits d'eaux* de Marco Martinelli (2013), *Fairy Queen* d'Olivier Cadiot (2016), *Celle qui regarde le monde* d'Alexandra Badea (2016) et *Lysistrata* d'Aristophane en 2017.

En 2013, il intègre le collectif bim, compagnie de création *in situ* à la frontière du théâtre et de la danse qui propose de détourner les espaces urbains pour en révéler la théâtralité.

Directeur de la compagnie « l'Ensemble À Des Temps Meilleurs », sa ligne esthétique est marquée par ses années d'expériences indépendantes, pendant lesquelles il répétait ses spectacles de manière presque clandestine. Dans des caves, des bergeries ou des salles de réunion désaffectées.

En 2017, il dirige à la Comédie de Reims le Collectif 17, composé de sept comédiens et comédiennes en résidence. Ces acteurs sont des compagnons de route avec qui il travaille, pour certains, depuis sa toute première création. Il crée avec le Collectif 17 le diptyque *Quelqu'un arrive et je ne me connais plus* à la Comédie de Reims, composé des *Bacchantes* et *Narcisse*.



**CRÉATION**  
**13 AU 20 AVRIL 2018**  
**À LA COMÉDIE DE REIMS**

03 26 48 49 10

[www.lacomediedereims.fr](http://www.lacomediedereims.fr)

La Comédie de Reims - Centre dramatique national  
direction Ludovic Lagarde  
3, chaussée Bocquaine - 51100 Reims

